

SORA SHEPAA

À FLEUR DE BRAISE

Tome I – Partie I

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042524074

Dépôt légal : décembre 2025

Introduction

Je fouille le jardin depuis plus d'une heure, espérant que mon absence à la fête ne se fera pas ressentir, mon cœur battant à l'idée de retrouver le pendentif que je chéris tant. Ce bijou n'est pas simplement un cadeau de ma mère pour mon quatorzième anniversaire ; il appartient à une lignée de femmes fortes, transmis de génération en génération. D'après les dires de ma grand-mère, s'il venait à être perdu, le malheur s'abattrait sur la famille. Je ne suis pas spécialement superstitieuse, mais ces récits résonnent encore dans mon esprit. Perdre ce pendentif représente le risque de briser un héritage ancestral important pour moi. Tout à coup, une explosion retentit. Le souffle de la déflagration me propulse en arrière, me faisant chuter lourdement au sol. Mes oreilles bourdonnent, mon corps tout entier semble paralysé par la violence du choc. Je tente de me redresser, mais une douleur sourde envahit mon crâne et tout devient noir.

Lorsque je rouvre les yeux, je suis debout face à un mur de flamme. L'obscurité de la nuit est comblée par la lueur vacillante des flammes. Mes yeux balayent le paysage quasiment apocalyptique de ce qui était, il y a encore quelques minutes, ma maison. J'ai peur, tellement peur que ça me broie le ventre, et plus je constate les dégâts, plus ce sentiment s'amplifie. Les flammes rouges, orange, lèchent les nuages, comme la gueule d'un monstre affamé. Je suis là, plantée au milieu du jardin, pieds nus sur le gazon. La chaleur me brûle le visage, mais je ne bouge pas, je n'y arrive pas. Tout est détruit, absolument tout. Il ne reste rien de l'endroit où j'ai appris à marcher, à rire, à rêver. Il ne reste qu'une carcasse de bois craquant et de verre éclaté. Des cadavres jonchent le sol, personne n'a survécu. Je voudrais courir, crier, faire quelque chose, mais

mon corps refuse, la peur s'est nouée autour de moi comme une corde invisible. Une cage. À l'intérieur, ils étaient là. Mes parents. Mon frère. Des centaines d'autres personnes. Tous enfermés, tous piégés, tous condamnés. Je scrute les alentours, il doit bien y avoir un rescapé, quelqu'un ou quelque chose à laquelle m'accrocher, même une poussière d'espoir. Rien, le néant. Tout est en train de partir en fumée, emportant mon cœur et mon âme au passage. J'ai l'horrible sensation d'être seule au monde. Je baisse la tête, incapable de soutenir plus longtemps la vision de l'enfer dévorant ma maison quand un éclat attire mon attention. Là, juste devant moi, posé parmi le seul massif de fleurs encore intact, le médaillon brille à la lueur des flammes. Une toute petite étincelle s'allume au fond de moi, je tente un pas en avant pour le récupérer, mais mon pied touche à peine le sol qu'une seconde explosion déchire l'air. Un rugissement assourdissant, comme si la maison elle-même hurlait sa douleur. Je me jette au sol, les bras autour de la tête. Le souffle de l'explosion me frappe de plein fouet, soulevant un nuage de cendres brûlantes. Un sifflement aigu éclate dans mes oreilles, me faisant paniquer. Vais-je devenir sourde ? Je n'entends plus rien. Rien d'autre que ce son strident, incessant, comme un cri enfermé dans mon crâne.

Le temps s'étire. Je ne sais plus si ce sont des secondes où des heures qui s'écoulent, mais le sifflement finit par s'estomper lentement. Puis, très faiblement, j'entends quelque chose. Une voix, quelqu'un crie mon prénom plusieurs fois, pourtant je suis incapable de répondre. Mon corps est figé, crispé contre le sol. Je n'ose ni bouger ni parler, c'est à peine si j'ose respirer. La peur m'enveloppe, froide, lourde. Les murmures semblent se rapprocher, mais je n'entends que des mots brisés, incompréhensibles, comme portés par le vent. Je redresse lentement la tête et mon cœur se brise. Noah, mon frère jumeau, est étendu sur le sol à quelques mètres de moi. Il respire à peine, le visage couvert de suie, les lèvres entrouvertes et les yeux clos. Je rampe vers lui, chaque mouvement est une lutte aussi bien physique que mentale. J'ai tout juste le temps de tendre la main, espérant l'atteindre,

que je sens une poigne glaciale enserrer mes chevilles. Mon cri meurt dans ma gorge alors qu'on me tire brusquement en arrière. Je tente de me débattre, mes ongles raclent la terre, les larmes brouillant ma vue. Mon cœur bat si fort qu'il couvre presque les bruits environnants. Je n'arrive pas à m'accrocher à quelque chose comme si le sol lui-même refusait de me laisser atteindre Noah. Je me retourne, espérant voir mon agresseur, mais je ne parvins qu'à voir deux silhouettes penchées vers moi, puis un frisson me parcourt. La lumière vacillante des flammes révèle lentement leurs visages déformés, rongés, comme si le feu les avait sculptés dans la chair même de l'horreur. Et malgré tout, je les reconnais. Mes parents ou plutôt ce qu'il en restait. Leurs corps décomposés, leurs yeux vides, la peau noircie, craquelée, comme du bois calciné. La voix de ma mère résonne dans la nuit :

— C'est ta faute !

Je la fixe, pétrifiée, ce n'est plus la figure maternelle, douce et rassurante, mais une créature faite de cendres et de reproches. Elle se penche sur moi, les traits rongés, les orbites vides et pourtant brûlantes d'un regard accusateur.

— Si tu n'avais pas perdu le médaillon, rien de tout ça ne serait arrivé. Rien. Tu nous as condamnés, Aria. Tu as tout détruit.

Son visage se tord dans une grimace de rage et de tristesse, tandis que ses paroles résonnent comme un écho déformé, presque surnaturel. Je sens d'autres mains glacées s'enrouler autour de mes poignets, me clouant au sol. Mon père est là, silencieux, mais son regard me juge, comme s'il confirmait les mots de sa femme sans avoir besoin de parler. Je secoue la tête, incapable de répondre, ma gorge nouée par l'angoisse. Je voudrais hurler que ce n'est pas vrai, que je suis désolée, mais la douleur, la honte et le poids de la culpabilité m'écrasent de l'intérieur.

Je tourne la tête, cherchant le médaillon. Il est là, au sol, à quelques pas. Je tente de m'étirer pour l'attraper, mais une silhouette encapuchonnée apparaît, se dirigeant droit sur nous. Elle se penche lentement, ramasse le bijou et se redresse sans un mot.

— Non ! Rends-le-moi ! je murmure, tendant la main vers lui. Mais l'inconnu s'éloigne, indifférent, s'effaçant dans l'ombre sans jamais se retourner. Au moment où il disparaît, mes parents s'embrasent comme des torches vivantes. Leurs hurlements de douleur transpercent l'air, déchirant l'espace. Au moment où le feu les avale complètement, je réussis à hurler.

Je me redresse dans mon lit, le souffle coupé, trempée de sueur, les yeux écarquillés. Mes mains tremblantes sont crispées sur les draps. OK, inspire, expire, encore, lentement, ce n'était qu'un cauchemar. Inspire, expire. Rien n'y fait, mon cœur battant à tout rompre refuse de se calmer, comme s'il voulait s'échapper de ma poitrine. La guirlande lumineuse au-dessus de mon lit diffuse une douce lueur dorée, les petites ampoules brillent faiblement, comme si elles tentaient de chasser les ombres restées accrochées à moi, les restes de mon mauvais rêve. Mais elles ne suffisent pas, pas cette fois, pas quand ce souvenir revient me hanter sept ans plus tard. Instinctivement, mon regard dérive vers ma table de nuit, cherchant mes médicaments contre les crises d'angoisse. Ils sont bien là, à côté de ma bouteille d'eau à moitié vide. Mes yeux dévient malgré moi sur le cadre photo posé juste derrière ma lampe. Moi, enfant, rayonnante, riant aux éclats, Noah à mes côtés, son bras autour de mes épaules. Derrière nous, nos parents, souriant, leurs visages baignés de lumières. Un pincement douloureux me serre la gorge, les larmes me montent aux yeux.

Je passe une main sur mon visage, les images de mon cauchemar commencent à s'estomper, mais les souvenirs, eux, restent bien en place. J'inspire profondément, les yeux fixés sur la photo. Seuls Noah et moi avons survécu à l'incendie. C'était une soirée censée être joyeuse. Une fête en l'honneur de mes parents, organisée par leurs amis. La maison était pleine, animée, heureuse. Je me souviens encore de la panique que j'ai ressentie ce soir-là, quand je me suis rendu compte de la disparition du médaillon. Cette partie de mon rêve est bien réelle, je me suis rendu dans le jardin en espérant le retrouver, mais personne ne l'a jamais revu. Et puis

tout à basculer, en quelques minutes, tout s'est transformé en cauchemar. Personne n'a jamais compris ce qu'il s'est passé. Ni la police, ni les pompiers, ni les enquêteurs qui se sont succédé pendant des mois. Pas de cause claire, pas d'explications rationnelles. Rien. Noah a été retrouvé étendu à côté de moi, inconscient. Aucune trace de brûlure, aucune blessure. Personne n'a jamais pu expliquer comment il a pu sortir de la maison.

Je secoue la tête, chassant ces souvenirs. Le cœur encore serré, j'attrape la petite boîte et avale deux comprimés. En attendant l'effet, je m'assois au bord du lit, prenant mon téléphone : 4 h 17. Je le repose doucement, puis me tourne vers ma petite télécommande pour allumer une autre guirlande, celle aux couleurs chaudes. Des lumières rouges, orange, violettes et dorées s'allument tout autour de la pièce. Rien de miraculeux, juste ma petite magie à moi. Je me glisse à nouveau sous la couette en frissonnant, nous sommes le trois décembre et le froid commence à s'installer. Il faut que je demande à Noah d'allumer le chauffage. Je ramène mes genoux contre moi, cherchant un semblant de réconfort, de sécurité, mais mes pensées refusent de se taire.

Noah, lui, ne se souvient de rien. Il souffre d'amnésie traumatique, c'est ce qu'ont dit les médecins. Il a perdu tout souvenir de cette nuit-là et avec elle, des morceaux entiers de notre enfance se sont volatilisés. On essaye de reconstruire ça ensemble, lui apaisant mes souvenirs douloureux et moi lui rappelant les souvenirs oubliés.

J'ai parfois l'impression d'être la gardienne d'un monde disparu. La seule à se souvenir de notre enfance en intégralité, de notre maison, de la voix de notre mère quand elle chantait en cuisinant, du rire grave de notre père quand il nous portait sur ses épaules. Des détails que plus personne ne partage avec moi. Noah ne se souvient plus de ces petites choses qui faisaient notre quotidien, tout cela s'est effacé de sa mémoire comme si notre passé avait été englouti dans les flammes avec tout le reste.

Je me dois de garder tous ces moments vivants, de les protéger, de m'en souvenir le plus justement possible. Et, parfois,

le poids de cette responsabilité est trop lourd à porter pour moi. Comme s'ils me brûlaient de l'intérieur.

Sachant pertinemment que je ne réussirai pas à me rendormir pour l'instant, j'attrape la télécommande posée près de mon oreiller et allume la télévision située en face de mon lit. L'écran s'illumine doucement, brisant un peu ma solitude. Je zappe quelques instants avant de tomber sur un film de Noël, un de ceux où tout est prévisible, réconfortant et un peu idiot. Parfait pour oublier mon cauchemar et faire taire mes angoisses. Je m'installe plus confortablement, le regard perdu dans l'histoire qui commence tout juste à se tisser, essayant de deviner qui va tomber amoureux et quel rebondissement va avoir lieu. J'ai à peine le temps de me plonger dans l'histoire que trois petits coups hésitants se font entendre. Sans attendre de réponse, ma porte s'ouvre lentement, laissant apparaître Noah, emmitoufflé dans un sweat trop grand, les cheveux en bataille et un demi-sourire sur le visage. Dans ses mains, deux mugs rennes fumants.

— J'ai entendu la télé, dit-il doucement. Et ton cri juste avant. Il s'approche et me tend la tasse. J'me suis dit que c'était le bon moment pour faire une pause dans mes révisions et pour boire un chocolat chaud.

Un grand sourire prend place sur mon visage, j'attrape le mug et me décale pour que Noah puisse s'installer. Sa présence me réchauffe le cœur et éclipse les dernières ombres dans mon esprit. On reste là quelques minutes, à regarder les personnages se débattre dans des quiproquos romantiques absurdes, la tasse entre les mains, une bulle suspendue dans ce moment difficile pour moi. Le chocolat chaud me brûle légèrement la gorge, apaisant le froid que je ressens encore au creux de mon ventre.

— Non, mais sérieux, grogne Noah en levant les yeux au ciel. Pourquoi elle écoute cette grognasse ? Elle voit bien qu'elle est jalouse de sa relation avec son ex, non ? C'est toujours pareil dans ces films !

J'éclate de rire, amusée par la soudaine montée d'indignation dans la voix de mon frère. Il me lance un regard faussement vexé en buvant une gorgée de sa boisson.

— Merci, Noah, lançais-je après un petit silence. Pour le chocolat, pour être venu, je n'avais pas envie d'être seule.

Il tourne la tête vers moi, l'air attentif.

— Tu crains un peu la fête de ce soir, hein ?

J'hoche la tête, les yeux rivés sur ma tasse.

— Ça va aller, on sera là. Et puis, si c'est trop dur, on se casse avant la fin. Il y avait quelque chose de solide dans sa voix, d'assez fort pour que je m'y accroche.

J'inspire doucement, la gorge encore un peu serrée, mais le cœur plus calme. On continue de regarder le film sans vraiment suivre l'histoire, nos tasses tiédissant entre nos mains. Les dialogues absurdes, les décors enneigés, les musiques joyeuses... Tout ça formait une sorte de cocon étrange, un contraste doux-amer avec mon début de nuit agitée. Peu à peu, un silence apaisé s'installe entre nous. Je termine ma boisson chaude et la pose sur ma table de nuit, sentant mes paupières devenir lourdes. Les médicaments commencent à faire effet, la tension dans mon corps se relâche doucement. Je me recroqueville sous la couette, la tête sur l'épaule de Noah. Rassurée par sa présence et apaisée par le moment que nous venons de passer, je m'endors, sans cri, sans flamme et sans cauchemar.

Chapitre 1

Je me plante devant le miroir, le cœur battant trop fort. J'en profite pour ajuster ma tenue : une robe bordeaux en maille fine, douce et discrète, dont la coupe épurée souligne à peine mes formes. Le col rond et les manches longues apportent une touche de sobriété, tandis que des collants noirs semi-opaques complètent l'ensemble. Assez habillée pour la soirée, assez sobre pour que je m'y sente presque invisible. Je soupire en passant une main sur mon visage trop maquillé. Cassie, ma meilleure amie, est passée en fin d'après-midi, armée de sa trousse débordante de pinceaux et de palettes. Elle a évidemment insisté pour s'occuper de ma mise en beauté pour « juste me mettre en valeur, rien de trop voyant ». Mensonge. J'ai le visage complètement transformé. Fond de teint impeccable, sourcils parfaitement redessinés, mascara pour faire ressortir mes cils comme dans une pub, et ce rouge à lèvres me donnent l'impression d'avoir une bouche complètement figée. Elle a même rajouté un peu d'highlighter sur mes pommettes. Objectivement, tout est bien fait. Mais ce n'est pas moi, c'est une version trop brillante, trop visible de moi-même. Je me sens ridicule. Niveau coiffure, elle a juste attaché mes cheveux en un chignon qu'elle a trop serré, j'ai juste l'impression d'avoir le visage tiré en arrière. Mais je n'ai pas osé l'avouer à Cassie. Elle adore me préparer pour ce genre d'occasion, prétextant qu'elle a besoin de développer son esprit créatif. Elle adore ça, la mode, le maquillage, les tissus, les paillettes. C'est son univers, son oxygène. Elle en a même fait ses études, rêvant de devenir styliste pour des célébrités. Habiller des chanteuses, des actrices, peut-être même défiler à la Fashion week un jour. Et, franchement, elle est douée. Elle a un œil pour tout, sauf pour mon malaise.